

SÉANCE DU 29 JANVIER 1912

PRÉSIDENTE DE M. JACQUES

La séance est ouverte à 8 $\frac{1}{2}$ heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS. — *Académie royale de Belgique, Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la Classe des beaux-arts*, 1911, n^{os} 9, 10 et 11.

Académie royale de Belgique, Bulletin de la Classe des sciences, 1911, n^{os} 9, 10 et 11.

Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie, 1911, n^o 10. — M. Leriche, Note préliminaire sur la faune des schistes de Mondrepuis. — La limite entre le Silurien et le Dévonien dans l'Ardenne. — M. Leriche, La faune de la craie phosphatée de la Picardie. — Ch. Fraipont, Les silex crétacés des Hautes-Fagnes sont des dépôts de l'Éluvium. — *Mémoires*, 1911, t. XXV, n^o III. — M. Leriche, Deuxième note sur les fossiles de la craie phosphatée de la Picardie.

Idem, 1911, série in-4^o, n^o 4.

Chronique archéologique du Pays de Liège, 1911, n^o 12.

Annales de la Société archéologique de Namur, 1911, t. XXX, n^o 1.

L'Anthropologie, 1911, t. XXII, n^o 6. — H. Breuil et J. Cabre Aguilo, Les peintures rupestres d'Espagne. — Salomon Reinach, Le gendre et la belle-mère. — K. Stolyhwo, Un nouvel appareil pour les études ostéographiques.

Revue anthropologique, 1911, n° 12. — A. Rivaud, Recherches sur l'anthropologie grecque. — L. Manouvrier, Anthropométrie et aptitudes. — E. Pittard, La taille, l'indice céphalique et l'indice nasal de 300 Turcs Osmanli de la péninsule des Balkans.

Zeitschrift für Ethnologie, 1911, H. 5. — Fritz Noetling, Beiträge zur Kenntnis der archäolitischen Kultur der Tasmanier. — Beltz, R., Die Latènefibeln. — Kiekebusch, Vorgeschichtliche Ansiedelung und vor- oder frühgeschichtliche Befestigungsanlage. — Hahn, Ed., Wirtschaftliches zur Prähistorie. — Iden-Zeller, O., Ethnographische Beobachtungen unter den Tschuktschen.

Jahrbuch des städtischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig, Bd IV, 1910. — Paul Germann, Das plastisch-figürliche Kunstgewerbe im Grasland von Kamerun. — Gustav Antze, Almenfiguren aus Kreide von Neu-Mecklemburg (Neu-Irland). — Th. Bloch, Graeco-buddhistische Altertümer im Museum für Völkerkunde. — Mohn, Das deutsche Tschadseegebiet, Land und Leute.

Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, 1911, vol. V. — E. Volk, The archaeology of the Delaware Valley.

Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, 27^me Rapport, 1905-1906. — A. C. Fletcher et Francis La Flesche, The Omaha Tribe.

O archeologo português, 1910, n° 1 à 12. — F. M. Alves, Epigraphia bragançana. — J. L. de V., Esculturas prehistoricas do Museu ethnologico português. — A. J. Marques da Costa, Estações prehistoricas dos arredores de Setubal. — J. M. Correia, Archeologia de Trás-os-Montes. — J. Fontes, Estação paleolithica do Casal do Monte. — J. L. de V., Analecta archaeologica.

Charles Fraipont, Les industries paléolithiques et néolithiques des environs de Lincé (Sprimont). (Extrait des « Actes et mémoires du XXII^e Congrès d'archéologie et d'histoire », Malines, 1911.)

Idem, Sur l'origine d'un cailloutis très fin interstratifié dans les sables (Om) des environs de Sprimont. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXV, Bulletin.)

Idem, De l'origine des galets de roches houillères du terrain houiller. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVII, Mémoires.)

Idem, Sur un nouveau gisement de *Dictyonema sociale* (*Diclyograptus flabelliformis*) dans les quartzophyllades salmiens. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVI.)

Idem, Sur un affleurement fossilifère du Houiller à proximité de la faille eifelienne à Angleur. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXV, Bulletin.)

Idem, De l'exploitation des ardoises et du coticule au comté de Salm antérieurement à l'an 1625. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVIII, Bibliographie.)

Idem, De l'origine des silex de l'Assise de Nouvelles (Cp 3c). (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVIII, Bulletin.)

Idem, De l'allure du contact entre le Revinien et le Salmien à Nase. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVIII, Bulletin.)

Idem, Empreinte néréitiforme du marbre noir de Denée. (Extrait des « Annales de la Société géologique de Belgique », t. XXXVIII, Mémoires.)

Dépouillement du scrutin pour la nomination de deux membres effectifs. — M. Florent Jaspar, avocat près la Cour d'appel, à Bruxelles, et M. Paul Borchardt, licencié en sciences coloniales, à Bruxelles, sont proclamés membres effectifs de la Société.

Distinctions honorifiques. — M. LE PRÉSIDENT félicite vivement M. Heger, qui vient d'être promu commandeur de l'Ordre de Léopold, et M. Dollo, qui a été promu au grade d'officier du même ordre. Notre savant confrère M. Dollo vient également d'être l'objet d'une distinction des plus flatteuses : la Société géologique de Londres lui a décerné la médaille de Murchison, qui, pour la première fois, est attribuée à un de nos compatriotes. Le Bureau se chargera d'adresser à M. Dollo une lettre de félicitations.

M. Heger remercie.

Correspondance. — On nous annonce que le III^e Congrès international d'archéologie se tiendra à Rome, du 9 au 16 octobre 1912. Il y aura douze sections : archéologie préhistorique et protohistorique, archéologie orientale, archéologie préhellénique, archéologie italienne et étrusque, histoire de l'art classique, antiquité grecque et romaine, épigraphie numismatique, mythologie et histoire des religions, topographie antique, archéologie chrétienne, organisation du travail archéologique. La cotisation des membres effectifs est de 20 liras. Le secrétaire général est le Prof^r Lucio Mariani, 11, Piazza Venezia, à Rome.

La Société chilienne d'histoire et de géographie, à Santiago de Chile, laquelle comprend une section d'archéologie, demande l'échange de nos *Bulletins* et *Mémoires* avec ses publications. — Renvoyé à l'examen du Bureau.

M. LE PRÉSIDENT attire l'attention de la Société sur les divers congrès qui sont annoncés pour cette année.

Le XIV^e Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, qui a été retardé jusqu'ici, se réunira à Genève, du 1^{er} au 7 septembre, sous la présidence du Prof^r Eugène Pittard. Tout fait prévoir un succès considérable.

Le XVIII^e Congrès international des Américanistes aura lieu à Londres, du 27 mai au 1^{er} juin 1912. Les questions principales qui y seront discutées sont : 1^o les races aborigènes de l'Amérique, leur origine, distribution, histoire, caractères physiques, langages, coutumes et religions; 2^o les monuments et l'archéologie de l'Amérique; 3^o l'histoire de la découverte et de l'occupation du Nouveau-Monde.

Les adhésions sont reçues par le secrétaire, F. C. A. Sarg, Esq., Royal Anthropological Institute, 50, Great Russell Street, London, W. C., auquel on doit indiquer les titres des communications qu'on se propose de faire. Les langues admises sont l'anglais, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol. La cotisation est fixée à 25 francs. Les membres associés, qui ne prennent pas part au vote et ne reçoivent pas les publications du Congrès, mais ont droit d'assister à toutes les séances, ne paient que 13 francs. Les envois d'argent doivent être faits au trésorier adjoint, J. Gray, Esq. (même adresse que le secrétaire).

Le IV^e Congrès international d'histoire des religions se tiendra à Leyde, du 9 au 13 septembre 1912. On prévoit les sections suivantes : 1. Religions des peuples sauvages et questions générales; 2. Chinois et Japonais; 3. L'Égypte; 4. Les Sémites; 5. L'Islam; 6. L'Inde et L'Iran; 7. Grecs et Romains; 8. Germains, Celtes et Slaves; 9. Malais et Polynésiens; 10. Le Christianisme.

Ainsi que les Congrès précédents tenus à Paris (1900), à Bâle (1904) et à Oxford (1908), le Congrès de Leyde sera consacré exclusivement à des recherches purement historiques sur les religions. Toute polémique concernant des questions de foi sera interdite.

La cotisation est fixée à 25 francs.

Une carte d'entrée peut être délivrée aux femmes des membres au prix de fr. 12.50.

Les adhésions sont reçues par M. le Prof. B. D. Eerdmans, 71, Plaatsoen, Leyde, à qui l'on doit indiquer la section dans laquelle on veut être inscrit, et que l'on doit informer de son intention de faire une communication. Les langues officielles sont le français, l'allemand, l'anglais et l'italien.

COMMUNICATION DE M. SPRUYT.
LES TROGLODYTES DE LA CHINE.

Permettez-moi de vous dire tout d'abord quelques mots des terres habitées par les Chinois Troglodytes : elles sont principalement situées le long du Hoang-ho ou fleuve Jaune, et la terre même s'appelle hoang-tou ou terre jaune. Cette région est importante, car elle est riche par la valeur de son sol et par l'énergie d'une population considérable, au milieu de laquelle les Empereurs ont habité autrefois. Leur présence n'a pas manqué de contribuer au développement de cette région immense, qui comprend une grande partie du Petchili, du Chansi, du Kansou, du Honan, du Chantung, et dont certains lambeaux s'étendent au sud jusqu'au Yang-tse-kiang, tandis qu'à l'ouest ils s'appuient aux plateaux thibétains. En résumé, toute la partie de la Chine habitée par les Troglodytes s'étend sur une superficie qui dépasse celle de la France, et, d'après certaines données, sa population s'élèverait à 60 millions d'habitants.

Dans cette région, tout, depuis la terre jusqu'aux habitations, a pris une teinte jaune. C'est à cette particularité que l'Empereur devrait son nom de « Seigneur jaune », Hoangti, ou « Seigneur de la terre Jaune ».

Voyons maintenant en quelques mots les hypothèses qui ont été émises quant à la formation de ces terres. D'après les auteurs français, elles auraient une origine marine. Mais d'après les Allemands et surtout Richthofen, il faudrait attribuer aux poussières amenées par les vents, la formation des riches terres jaunes ou du loess, comme on les appelle encore.

D'après Reclus, « dans ces contrées tout est jaune, collines, routes et champs, les maisons bâties en terre, les ruisseaux et les torrents chargés d'alluvions ; la végétation même se déguise sous

un voile de poussière jaune, et le moindre vent soulève des nuées de fine argile dans l'air, qui parfois en devient irrespirable ».

D'après l'hypothèse de Richthofen, le hoang-tou, désigné par lui sous le nom allemand de lœss, comme les formations analogues des bords du Danube et du Rhin, ne serait autre chose qu'un amas de poussière accumulé pendant des siècles par les vents du nord : d'année en année, pendant le cours des âges, les couches d'argile s'accroissaient, mais non assez rapidement pour étouffer la végétation ou pour empêcher le développement de la vie animale; les débris de plantes, les coquillages terrestres, les restes d'animaux s'agglutinaient avec la nouvelle terre dans une masse compacte, tandis qu'à la surface se reformait sans cesse le tapis végétal arrosé dans tous les sens par les canaux que creusent les agriculteurs chinois; ainsi montait et s'épaississait incessamment le précieux humus, né de la coalescence des grains de poussière.

En tout cas, il est certain que le hoang-tou n'est pas d'origine glaciaire, puisque, au lieu d'être simplement entassé comme les argiles morainiques, il est du haut en bas percé de trous verticaux et diversement ramifiés : ce sont les espaces laissés vides par les radicules des plantes que la poussière a graduellement recouvertes.

Le hoang-tou n'est pas déposé en couches semblables aux alluvions qu'apportent les fleuves ou les torrents; il ne contient pas non plus de fossiles marins témoignant d'une immersion de la contrée par l'océan. On reconnaît en beaucoup d'endroits que les amas de terre jaune ont été repris et remaniés par les eaux, dans les bassins fermés des lacs; ils y forment des strates bien différentes des couches primitives par leur aspect et leurs fossiles. La « terre jaune » n'est donc pas d'origine marine, ni lacustre, ni glaciaire, ce qui augmente les probabilités de la théorie de Richthofen.

« L'épaisseur totale du hoang-tou, révélée par l'érosion des bords, atteint au moins 600 mètres en quelques parties de la Chine; on voit combien peu l'argile manque au fleuve Jaune pour en former les terres nouvelles qu'il va déposer dans les plaines basses et dans la mer.

» Que de fins atomes de poussière flottant dans l'air, puis se posant sur le sol, aient couvert en Chine un espace supérieur à toute la France, il y a là de quoi confondre l'imagination; mais en y réfléchissant bien, il suffit de la durée pour expliquer la masse.

» En supposant au lœss, comme le fait Obrutchef, une puissance moyenne de 400 mètres, et en admettant qu'il se dépose chaque année d'un bout à l'autre de la terre jaune une couche d'un millimètre seulement d'épaisseur, quatre cent mille ans ont suffi pour plaquer le hoang-tou sur la Chine; et si l'on suppose 1 centimètre à la couche annuelle de poudre impalpable, il n'en a fallu que quarante mille. Mais il vaut mieux se borner à 1 millimètre dans les douze mois, « quand on considère combien l'air de ces pays est » pur, transparent, même par les grands vents, donc avec peu de » poussière en suspension ». D'où comme conclusion ceci, que puisque l'application du lœss sur le territoire n'a pu commencer qu'avec les conditions climatiques pareilles ou analogues à celles du temps présent, l'Asie centrale est depuis bien des millénaires soumise au climat actuel, avec aggravation graduelle de la sécheresse, et que, par conséquent, c'est depuis un temps très ancien qu'elle est entrée dans la période de la Steppe et du Désert. »

Je ferai remarquer au sujet de la poussière qui vient s'ajouter chaque année à la terre jaune, que d'après ce que j'ai pu constater, l'épaisseur de la couche, estimée par Reclus à 1 millimètre, est en réalité plus considérable. Il suffit d'avoir vécu au milieu de ces terres pour s'en convaincre. En effet, dès qu'un « vent jaune » passe sur la Chine, la poussière pénètre abondamment partout dans nos habitations, dans nos malles, dans nos habits. Je crois donc qu'il vaut mieux admettre une épaisseur de 1 centimètre par couche et par année.

L'air, loin d'être « pur, transparent, même par les grands vents », est au contraire si chargé de poussière, que le ciel en est tout obscurci, et il m'est arrivé de devoir mettre pied à terre pour mener mon cheval par la bride et rentrer plus sûrement au logis. Un lavage soigné suffisait à peine à débarrasser les yeux de toute l'argile qu'ils contenaient.

La contrée habitée par les Troglodytes est excessivement curieuse, car la terre y est creusée en tous sens et offre une succession de plateaux séparés les uns des autres par des crevasses profondes, des défilés, des labyrinthes, d'où le voyageur qui ne connaîtrait pas fort bien le pays, ou qui ne serait pas accompagné d'un guide sûr et expérimenté, sortirait bien difficilement. On comprendra, dans ces conditions, combien un long voyage au fond de ces crevasses de 10 à 30 mètres de profondeur et qui constituent des routes, est pénible. La terre jaune vous entoure de tous les côtés et seul un coin du ciel apparaît lorsqu'on lève la tête.

Les Chinois ont établi sur les hauteurs qui bordent la route un sentier plus commode pour les piétons. Mais la présence d'une crevasse les oblige chaque fois à descendre d'un plateau pour remonter sur un autre. Afin de rendre cet exercice moins fatigant, ils ont établi un petit escalier ou un plan incliné de chaque côté de la route. Quant aux conducteurs de chars ou de voitures, ils sont bien obligés de suivre la grand'route, pleine d'une poussière suffocante pendant les mois de sécheresse et transformée en ruisseaux durant la saison des pluies. Mais l'eau en s'infiltrant dans cette terre friable a fini par la creuser, par la miner, et il arrive fréquemment qu'une route s'ouvre en laissant subsister un grand trou béant, ou qu'elle se ferme par la chute d'énormes blocs de terre, arrachés aux parois de la crevasse.

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que les communications sont excessivement difficiles dans un pareil pays. Cependant, le Chinois doit se déplacer pour écouler les produits de son travail au marché ou dans une ville voisine. Il passe donc continuellement par ces routes quasi impraticables, avec les charrettes lourdement chargées, avec ses chevaux, ses mules, ses ânes, ses brouettes, insouciant malgré tous les ennuis et toutes les difficultés qui l'attendent à chaque instant.

Lorsqu'on s'est engagé dans une partie plus étroite de ces grand'routes, il est parfois bien difficile d'en sortir. En effet, deux chars chinois s'y croisent avec peine; il est bien vrai que les conducteurs s'avertissent de loin de leur arrivée en poussant des cris, mais généralement personne ne veut céder la place le premier, et les chars ne s'arrêtent que lorsqu'ils se touchent. Une fois immobilisés, cela peut durer des heures entières. Le voyageur, s'il s'agit d'une voiture, allume sa pipe et attend patiemment que son cocher ait pu se tirer d'affaire. Mais si de longues files de charrettes chargées de ballots de marchandises sont ainsi immobilisées, c'est une bien plus grave affaire et il faut parfois une journée entière pour qu'elles puissent poursuivre leur route. Les conducteurs cherchent à passer malgré tout en rasant la muraille de terre qui encaisse la route, les voitures se renversent, les traits cassent, les bêtes tombent, le plus grand désordre se met partout et toute circulation est interrompue. Il arrive aussi que les Chinois se mettent à creuser le loess, pour élargir quelque peu l'endroit où ils se trouvent bloqués. Cette manière de se tirer d'embarras a souvent de graves conséquences pour les voyageurs qui passeront par le même endroit à quelques jours de là. En effet, la terre

n'étant plus soutenue du bas, finit par céder sous son propre poids, et d'énormes blocs d'argile, grands comme une maison, viennent écraser les imprudents qui traversaient à ce moment la route. Ces blocs, beaucoup trop lourds pour être déplacés, deviennent une nouvelle source d'ennuis pour les malheureux voyageurs. Ils obstruent la route, il faut les contourner ou les franchir, ce que les Chinois n'hésitent pas à faire même dans des conditions qui nous sembleraient impraticables.

La région des Troglodytes a toujours été, en raison de sa configuration, la terre de prédilection des brigands. Ils s'y trouvent très à l'aise et très en sûreté. Comment pourrait-on, en effet, les déloger d'un pays dont ils connaissent toutes les routes, tous les sentiers, toutes les cachettes ? Les autorités les tolèrent et cherchent à vivre en bonne intelligence avec eux.

En 1900, lors de la révolte des Boxers, la vieille Impératrice et toute la Cour s'enfuirent vers les terres jaunes et Singan-Fou, sachant fort bien que personne au monde ne pourrait venir les y reprendre.

Ce pays jouit d'une fécondité extraordinaire, et tous les Troglodytes sont agriculteurs. Chaque famille a un lopin de terre, dont elle doit vivre et dont elle doit tirer deux récoltes par an sous peine de famine. Elle y arrive assez facilement, car le Chinois est un cultivateur de tout premier ordre. Il soigne son champ avec amour et l'on y chercherait en vain la moindre mauvaise herbe. On chantait déjà, il y a quatre mille ans, la fertilité du pays de Singan-Fou. Reclus fait cependant erreur quand il dit que le fumier n'a jamais été nécessaire sur ces terres privilégiées. Durant les années de mon séjour en Chine, j'ai constaté, bien au contraire, que la recherche de l'engrais était une préoccupation constante pour le cultivateur. Les vieillards et les enfants sont spécialement chargés de recueillir l'engrais humain. Quant au fumier proprement dit, les Troglodytes le préparent de la façon suivante : ils creusent toute la surface de la route qui passe devant leur caverne, sur 50 centimètres de profondeur environ. Ils y déposent de la paille et recouvrent celle-ci de terre. Comme ces Chinois exploitent souvent, le long des grand'routes, un débit de thé ou une petite auberge, les conducteurs ont l'habitude de faire halte à ces endroits et les bêtes de trait en profitent pour uriner. Au bout d'un certain temps, la paille est devenue du fumier ; le Chinois l'enlève et la remplace par de la paille fraîche, qui subira à son tour et de la même façon la transformation désirée. Le Chinois

attend que ce fumier ait atteint une concentration très forte, puis il le réduit facilement en poudre et l'éparpille sur son champ.

Mais comment se présentent ces champs chinois, dans la région qui nous occupe ?

C'est ce que je vais vous montrer par mes photographies. Comme vous pouvez le voir, le pays est très montagneux, et chaque colline a été taillée en gradins. On croit voir les degrés d'un escalier gigantesque dont chaque marche est un champ. Il résulte de cette disposition spéciale que si vous vous trouvez au sommet de la colline, vous ne voyez à vos pieds qu'un tapis de verdure, tandis que placé au bas de la montagne vous n'apercevez que la terre jaune de la contre marche.

Le cultivateur passe d'un champ à l'autre par des petits sentiers qui courent le long de la montagne.

Quant à son habitation, ou plutôt à sa caverne, elle est souvent située sous le champ même.

Toutes les montagnes ou les collines n'ont pas conservé une forme aussi régulière que celle que je viens de vous faire voir. L'action lente des pluies a miné la montagne en bien des endroits, et des éboulements considérables se sont produits, entraînant d'immenses blocs dans la vallée, et laissant subsister parfois des pans énormes qui affectent les formes les plus bizarres, évoquant tantôt l'image de rochers isolés, tantôt celle de quelque vieux château en ruines, tel qu'on en voit dans nos contrées. Le paysage change, du reste, très souvent d'aspect, et après une succession de collines, nous voyons souvent une série de grands plateaux séparés entre eux par des routes, par des crevasses ou par des précipices. Il s'ensuit que la circulation dans ces régions devient parfois très dangereuse et le voyageur se trouve, sans s'en douter, au bord d'un énorme chaudron où tient tout un village. Seuls quelques cris, le bruit du tam tam, un bourdonnement confus lui signalent la présence d'une agglomération. S'il approche encore et s'il se penche au bord du précipice, un singulier spectacle s'offre à ses yeux.

Tout un village de Troglodytes est là, disposé autour d'un vaste entonnoir contre les parois duquel court une route assez large pour permettre le passage des chars. Sur cette route s'ouvrent de grands trous qui ne sont autre chose que l'entrée des habitations troglodytes. Dans les endroits où la route s'élargit davantage, un petit jardinet entouré d'un mur de terre battue précède l'entrée de la caverne. Les Chinois y tiennent leurs poules, leurs chiens, leurs

chèvres; ils y ont aussi ménagé un espace de terre dure où ils battent leur blé et où ils se livrent en général à tous leurs travaux.

Quelques arbres, kaki, grenadier, noyer, leur fournissent un peu d'ombre. Une vieille vigne étale parfois son feuillage sur des lattes disposées en tonnelle, et contribue encore à rendre le site plus pittoresque. Des morceaux de coton bleu ou rouge séchent au gai soleil. Des chevaux, des mulets ou des ânes se roulent dans la poussière.

Bref, le tableau est plein de vie et nous charme par son étrangeté.

Mais pénétrons maintenant dans une de ces cavernes, après y être arrivés par la route ou par un des nombreux sentiers qui relie le plateau au village. Le grand trou noir que nous avons vu tout à l'heure nous paraît moins sombre de près. C'est que l'entrée est généralement énorme eu égard au peu d'importance de l'habitation elle-même. Un grand vestibule, fort élevé, fait suite à la porte; il affecte à sa partie supérieure la forme d'une voûte comme l'entrée, et le tout est creusé dans le loëss même. Chez les Chinois aisés, les voûtes sont en briques. De chaque côté de ce grand vestibule s'ouvrent les pièces de la maison; elles sont en général bien modestes et peu ou pas décorées. Les premières chambres sont destinées à la cuisine, quand celle-ci n'est pas installée dans le grand vestibule lui-même. C'est là que vit toute la famille, c'est là qu'elle reçoit ses amis et connaissances, c'est encore là que se traitent toutes les affaires.

Une autre pièce est affectée à la chambre à coucher. On y voit des plans inclinés taillés dans la terre toujours, et sur lesquels les habitants étalent la natte qui leur sert, avec quelques couvertures, de lit. C'est dans cette chambre que le Chinois conserve ses habits, ses provisions et, en général, tout ce qui peut avoir quelque valeur. Il n'a pas d'armoires, mais des coffres fermés au moyen de cadenas à sonnerie, de sorte que personne ne peut fouiller dans ce qui lui appartient, sans qu'il n'en soit averti. Le mobilier est rare. Parfois un lit de bois, fait d'un gros cadre garni de lattes de bambou et supporté par quatre gros pieds, remplace le plan incliné dont je parlais tantôt. Parfois un escabeau, et c'est tout. L'« autel des ancêtres » trône d'habitude dans la première pièce, car il est bon de le montrer à tous. Cet autel, souvent très simple, se compose d'une table grossière, beaucoup plus longue que large, et sur laquelle, après y avoir mis un tapis brodé ou non, on dispose au

milieu, un dieu ou une tablette et de chaque côté des vases et des chandeliers. Cette garniture peut, suivant la situation des habitants, être assez artistique ou ne valoir rien du tout.

D'autres pièces s'ouvrent encore sur la partie plus reculée du vestibule. C'est là qu'on loge les animaux, qu'on remise les instruments, les brouettes, etc. Le Chinois étant très voleur, a toujours soin de mettre bien en sûreté les divers objets qui servent à gagner sa vie. La profondeur des habitations troglodytes est limitée, comme on le comprendra, car il s'agit toujours d'avoir un peu de lumière dans les chambres. Aussi, lorsqu'un Chinois désire avoir une maison plus spacieuse, c'est de préférence en largeur qu'il l'agrandit. Il se bornera donc à creuser une nouvelle caverne à côté de la première. Il arrive parfois que les premières chambres soient pourvues de petites fenêtres s'ouvrant directement sur la route. La chose serait naturellement impossible pour les autres pièces de la caverne. Les habitations appartenant à un même individu communiquent souvent entre elles.

Une fois que la nuit approche, il fait vite obscur dans la caverne; aussi les Chinois doivent-ils s'éclairer chez eux. De vieilles lampes à l'huile d'un modèle qui rappelle étonnamment les lampes romaines, leur servent d'ordinaire. Dans quelques maisons on commence à se servir des lampes à pétrole. Mais quel que soit le mode d'éclairage, il fait toujours très obscur chez les Troglodytes, et les ombres qui se meuvent au fond de ces cavernes ne contribuent pas peu à rendre plus fantastique encore l'aspect d'un village, la nuit.

Des lanternes en papier pendent à l'entrée de certaines demeures; leur couleur varie et sert probablement à indiquer au Chinois qui rentre chez lui l'endroit exact qu'occupe sa demeure. D'autres petits phares rouges, bleus, verts apparaissent et disparaissent dans la nuit. Ce sont encore des lanternes qui guident la marche de quelques voyageurs attardés. Un grand feu jette de vives lueurs dans un coin obscur; des ombres passent et repassent, s'agitent, brandissent de lourds marteaux qui retombent avec un bruit sourd en faisant jaillir une pluie d'étincelles; c'est une forge. Ailleurs, sous la voûte d'une caverne, un éclair illumine de temps en temps l'intérieur d'une habitation: c'est le chalumeau d'un orfèvre qui travaille à la confection des colliers et des boucles d'oreilles dont se parent les femmes chinoises.

En hiver, — car un hiver assez court, mais parfois assez dur, règne dans ces régions, — les cavernes sont hermétiquement closes.

Une grande porte en bambou, dans laquelle des ouvertures régulières recouvertes de papier huilé sont ménagées, ferme l'entrée de la voûte.

Dans l'intérieur de l'habitation, des feux sont allumés, sortes de braseros qui lancent dans la chambre tous les produits de la combustion du charbon et qui vicient singulièrement l'air. Ce mode de chauffage est tout à fait insuffisant; aussi le Chinois ne s'en sert-il que pour s'y réchauffer les mains et les pieds, ou pour y allumer sa pipe.

Pour se protéger contre les intempéries, il superpose un nombre considérable de vêtements.

A-t-il quelque fortune, il s'achète des vêtements fourrés et use de grands manchons. Quant aux malheureux, ils remplacent ces derniers par leurs manches, qui dépassent les doigts de vingt centimètres au moins et dans lesquelles ils parviennent avec beaucoup d'adresse à cacher complètement leurs mains en emboîtant, en quelque sorte, l'extrémité de ces manches.

Le charbon ne manque guère aux Troglodytes. Leur sous-sol en est rempli, et je vous demanderai la permission de citer quelques appréciations curieuses émises par les auteurs à ce sujet : « On trouve la houille grasse ou l'anhracite dans toutes les provinces que parcourent les affluents du fleuve Jaune, dit Reclus, et quelques-uns des gisements sont placés au bord des rivières, de la manière la plus favorable pour que les produits puissent en être expédiés vers les ports du littoral, par le Hoang-ho ou par les ramifications du grand canal. » Les bassins d'anhracite du Honan comprendraient, d'après Richthofen, une superficie de plus de 53,000 kilomètres carrés, et il y aurait, d'après le même géologue, 1,236 milliards de tonnes de houille dans le Chan-si, en un bassin de 90,000 kilomètres carrés, « de quoi suffire à la consommation du globe pendant deux mille ans ». On peut donc se demander si dans l'avenir une nouvelle ère ne s'ouvrira pas à l'activité des Chinois.

Les Troglodytes placent tous leurs monuments privés ou publics dans les cavernes.

J'y ai vu des auberges où cinq chars, nos chevaux, nos mules, nos domestiques, ceux de l'hôtelier, la famille de notre hôte et nous-même trouvions parfaitement place. J'ai visité aussi des écoles creusées dans le loess. La lumière et l'air y faisaient évidemment défaut.

Enfin, des temples existent également dans ces cavernes, mais

je dois dire que le fait est plutôt exceptionnel. Le temple domine généralement le village. Il est placé sur le plateau où il annonce de très loin la présence d'une agglomération un peu importante. Nous verrons cependant tout à l'heure que dans les siècles passés des temples ont été creusés dans la montagne.

Disons encore un mot de l'hospitalité chinoise. Pour ma part, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. J'aime même à citer ce fait : étant un soir arrivé à l'étape, sans mon escorte et sans mes domestiques qui, suivant leur peu louable habitude, vous abandonnent dès qu'ils trouvent le chemin un peu long, je me rendis chez le sous-préfet de l'endroit pour lui conter ma détresse. Non seulement je n'avais pas mon lit, mais encore mes provisions me manquaient. Ce mandarin fut très aimable : il m'invita à passer la nuit chez lui, offre que je déclinai, désirant conserver ma liberté, puis il vint me rendre visite à l'auberge que j'avais choisie, me fit apporter des couvertures et un repas composé de plusieurs mets et arrosé de thé. Or jamais un Européen n'était encore passé par cette ville. L'accueil de la population fut aussi parfait.

Il m'est arrivé bien souvent de demander un service en cours de route et jamais il ne me fut refusé.

Si le Chinois sait être très hospitalier et fort correct, il n'en est pas moins vrai qu'il conserve toujours une certaine méfiance à l'égard de l'étranger dont il ne connaît pas les intentions. Grâce à cette méfiance, le Chinois se montre très mauvais commerçant. D'ailleurs, sa boutique ne renferme généralement que peu de choses. Il enferme soigneusement toute sa marchandise dans ses coffres et souvent il étend sa couche par-dessus. Aussi, si l'on désire quelque article, faut-il bien préciser et redemander plusieurs fois la même chose avant de le décider à exhiber ce qu'il possède. Des gens m'ont parfois soutenu qu'ils n'avaient par l'article que je leur demandais, quand je savais parfaitement qu'ils le possédaient.

Je dois à la vérité de dire encore que lorsque vous habitez une localité où vous êtes avantageusement connu, le Chinois change d'attitude à votre égard et il viendra vous offrir spontanément les nouvelles marchandises qui lui arrivent.

Le Chinois est intelligent et le jugement ne lui fait point défaut. Il ne faudrait pas le comparer aux Nègres par exemple, comme je l'ai entendu faire maintes fois. L'intelligence du Chinois a atteint son épanouissement complet. Il a évolué d'une façon toute différente de la nôtre, mais il a parfaitement évolué, et il est apte à comprendre tout ce que nous faisons et tout ce que nous disons.

Il s'intéresse, du reste, à tout et ne manque pas de nous questionner chaque fois que l'occasion s'en présente au sujet de la fabrication des différents objets que nous employons, ou des vêtements que nous portons. Il a l'esprit moqueur, et nombreuses et justes sont les railleries qu'il nous adresse.

Tout Chinois sait au moins lire et écrire un peu, et il m'est arrivé assez fréquemment de trouver mes domestiques plongés dans la lecture de quelque reproduction des poèmes anciens.

Le Troglodyte est un montagnard. Il est grand et fort; plein de vigueur et d'endurance.

Le type primitif a dû être parfaitement conservé, car les connaissances de la médecine sont nulles ou presque nulles en Chine, et l'élimination des faibles ou des imparfaits se fait tout naturellement dans le jeune âge.

Enfin, l'architecture n'existe presque pas chez les Troglodytes. On le comprend aisément, puisque le genre d'habitations qu'ils se font ne comporte presque aucune partie apparente. Il arrive cependant que des cavernes soient ornées d'une fausse façade construite en briques ou en bois et édifiée à un mètre du loëss environ. Cette façade présente des portes et des fenêtres, des balcons ajourés qui font croire à une opulence que rien ne décele plus une fois l'entrée de la demeure franchie.

Les Troglodytes ont cependant donné, à travers les âges, des preuves indiscutables de leur génie, et les célèbres grottes du défilé de Long-Men nous en ont conservé un exemple frappant.

Je me suis rendu plusieurs fois à Long-Men, et j'eus la bonne fortune de faire une fois le voyage en compagnie de M. Ed. Chavanne, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, qui connaît admirablement la Chine, et qui traduit aisément toutes les inscriptions découvertes sur les vieux monuments.

Rien ne peut rendre l'impression de grandeur et de majesté qui se dégage du travail gigantesque fourni par les artistes qui, au V^e siècle de notre ère, se sont mis à creuser toute une montagne.

Dans une trouée formidable entre deux massifs de pierre coule l'I, une rivière tantôt calme comme un ruisseau, tantôt torrentueuse comme un grand fleuve. Un silence profond règne dans toute cette région que seuls quelques pèlerins viennent encore visiter. La vieille montagne criblée de trous noirs se dresse sombre et triste au bord de la rivière, et, sur la rive opposée, lui faisant face, apparaît le temple vénéré où un illustre poète chanta, selon la tradition, les beautés de Long-Men vers l'an 700.

Chaque trou que l'on aperçoit sur la montagne est l'entrée d'une grotte et chaque grotte est remplie de statues et couverte d'inscriptions ou de bas-reliefs. Les unes sont petites, les autres sont immenses, et des bouddahs hauts de trente mètres s'y trouvent encore. Ces grottes sont des sanctuaires desservis par des prêtres qui sont aussi des marchands d'opium. En effet, le voyageur rencontre dans ces lieux saints les tristes fumeurs, couchés sur des nattes et cuvant leur poison. Ils sont parfois si nombreux qu'il est difficile de marcher sans les toucher. Ces gens se trouvent admirablement bien dans ces cavernes où règne une température douce en hiver et fraîche en été.

Les grottes de Long-Men furent, à l'origine, des œuvres pies, faites pour assurer le bonheur d'une personne dans ce monde et dans l'autre.

Les donateurs furent des gens de condition bien différente et parmi leur noms figurent ceux de puissants empereurs et ceux de simples mortels.

Aujourd'hui l'oubli s'est fait sur ces lieux qui eurent leurs siècles de splendeur, durant lesquels de riches cortèges défilèrent au pied de la montagne sacrée. A peine connaît-on encore Long-Men en Chine, et quant à l'Europe, elle l'ignore, je pense, tout à fait.

DISCUSSION.

M. RUTTIENS. — M. Spruyt pourrait-il nous donner quelques détails sur les dispositions intérieures des demeures des Troglodytes chinois ?

M. SPRUYT. — La disposition intérieure des habitations est très simple. D'habitude il n'y a qu'une simple entrée, une sorte de grand vestibule. A droite et à gauche de ce vestibule s'ouvrent différentes pièces. En général, il n'y a pas plus de trois pièces à droite et à gauche. Lorsque les Chinois désirent disposer de pièces plus nombreuses, ils creusent une nouvelle grotte munie d'une nouvelle ouverture. Ils mettront, par exemple, les animaux dans une de ces pièces, ouvriront une nouvelle caverne et feront communiquer les deux bâtisses. La cuisine se fait d'ordinaire dans la première pièce et la chambre à coucher est contiguë.

M. CUMONT. — Une telle disposition des pièces des habitations doit les rendre très obscures. Quel mode d'éclairage le Troglodyte chinois a-t-il adopté ?

M. SPRUYT. — Ils s'éclairent, comme je l'ai dit, au moyen de la vieille lampe à huile et actuellement quelquefois au moyen du pétrole. Dans les écoles toutefois, comme il faut un éclairage spécial, ils placent les bancs à l'entrée du vestibule, lequel est éclairé par l'ouverture de la caverne.

M. RUTTIENS. — Comment sont meublées ces cavernes en général et y trouve-t-on trace d'une recherche artistique quelconque ?

M. SPRUYT. — Le mobilier est des plus primitifs et ne présente rien de particulièrement intéressant. Ce sont des meubles en bois fort simples et quelques bouddahs qui figurent sur l'autel des ancêtres. Toujours on y trouve un coffre, souvent très grand, dans lequel sont rangés les objets de quelque valeur. Ce coffre se ferme à l'aide d'un cadenas spécial, souvent pourvu d'une sonnerie qui prévient de toute tentative d'effraction. En général, le Chinois n'étale pas ce qu'il possède et la chose reste vraie pour le commerçant. J'ai remarqué que l'étalage des boutiques chinoises ne montre presque rien. Il faut absolument tout leur demander et ils ne présentent d'eux-mêmes à l'acheteur aucun article, tant ils sont méfiants.

M. CUMONT. — On a raconté et écrit beaucoup de choses extraordinaires sur l'alimentation des Chinois. Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces récits ?

M. SPRUYT. — Les Chinois mangent beaucoup de riz. Ils mangent également beaucoup de viandes et de poissons de toute espèce et chaque jour. Le fleuve Jaune contient du reste énormément de poisson et il est excellent. La viande qu'ils consomment provient en majeure partie d'animaux domestiques : chèvre, mouton, porc noir comme celui du Congo, beaucoup de volaille.

En été ils font leur cuisine au dehors, en hiver dans la première chambre de leur caverne. Ils se servent d'une énorme cuve dans laquelle ils cuisent presque tous leurs aliments, lesquels sont la plupart du temps bouillis.

Comme je l'ai montré dans une communication que j'ai faite à l'Académie de médecine, le Chinois se nourrit généralement fort bien, et c'est une erreur de croire qu'il ne mange pas de viande ou qu'il mange peu. C'est un très grand travailleur, du reste, et

il ne pourrait absolument pas vivre dans d'autres conditions. On est même étonné de voir tout ce que les Chinois peuvent supporter comme fatigue. Dans les chemins dont je vous ai parlé, on les voit circuler pendant 40 et 50 kilomètres avec des fardeaux de 100 kilogrammes, et leur résistance est extraordinaire.

Le combustible généralement employé est le bois. Mais dans la région où il y a beaucoup de charbon et où l'exploitation en est très facile (on y trouve la houille et l'anhracite pour ainsi dire à fleur de terre), les Chinois emploient ces deux derniers combustibles.

L'hygiène, comme l'on sait, laisse tout à fait à désirer. Le Chinois n'en a cure, et, contrairement au Japonais, qui est très propre, il est très sale. Il prend fort peu de bains. Pour dormir et se chauffer, il se couvre de vêtements superposés. Plus il fait froid, plus il met de vêtements. Il suit, de cette façon, toutes les fluctuations de la température, et ne se déshabille jamais complètement. Il existe en Chine des espèces de grands poêles en briques, sur lesquels les indigènes se couchent. Parfois, ils mettent simplement de la braise dans une chaufferette, contre laquelle ils s'étendent. Ces pratiques ont été la cause de nombreux accidents, et, parmi les travailleurs du chemin de fer Hankow-Peking, un grand nombre succombèrent asphyxiés à cause de la fâcheuse habitude qu'ils ont de dormir la face placée contre les ouvertures du poêle ou des chaufferettes.

M. DE LOË. — M. Spruyt pourrait-il donner quelques renseignements au point de vue de l'ancienneté de ces villages souterrains ?

M. SPRUYT. — Il n'existe à ce sujet aucune donnée certaine. Cependant il semble bien qu'il existe des villages qui sont très anciens, seulement on ne peut en déterminer la date exacte. Les indigènes prétendent que si l'on pouvait faire des fouilles dans certaines régions, on trouverait beaucoup de choses fort intéressantes. Dans ce pays, il est arrivé que, en faisant des tranchées, on mettait à jour des tombeaux dont les vieux Chinois du village n'avaient plus aucune souvenance. Ces tombeaux étaient donc probablement très anciens, car rien n'est plus vivace dans la mémoire du Chinois que le souvenir des ancêtres. Il est très difficile de se rendre compte de l'ancienneté des agglomérations des Troglodytes chinois, car la densité de la population est telle que toutes les cavernes sont toujours occupées.

M. A. DE KEYSER. — M. Spruyt pourrait-il nous donner quelques

indications sur l'architecture intérieure des habitations des Troglodytes? Ceux-ci creusent-ils simplement la terre et la laissent-ils à nu, ou bien s'aident-ils de supports et de revêtements momentanés ou permanents pour empêcher de s'écrouler le roc que M. Spruyt nous a décrit comme assez friable? D'autre part, les abris ainsi creusés affectent-ils la forme d'un parallépipède plus ou moins régulier, ou les parois supérieures en sont-elles façonnées en forme de voûte?

M. SPRUYT. — Dans les cavernes, les Chinois emploient la voûte qu'ils établissent sur des boiseries momentanées.

M. A. DE KEYSER. — Le fait de creuser la partie supérieure de l'habitation en voûte est assez remarquable, car dans tous les édifices « à ciel ouvert » que j'ai rencontrés dans la péninsule indo-chinoise et les ports de l'est de la Chine, je n'ai vu nulle part les Chinois employer la voûte. Toujours, au contraire, leurs habitations et leurs temples sont édifiés sur le type parallépipédique.

M. SPRUYT. — Cette observation est très juste, mais ne s'applique qu'aux constructions édifiées en pays plat; dans les cavernes, la voûte est d'usage habituel lorsque les pièces sont d'une certaine grandeur.

M. A. DE KEYSER. — M. Spruyt a parlé tout à l'heure incidemment d'écoles chinoises. Pourrait-il nous dire comment sont organisées ces écoles dans la région de l'Empire chinois qu'il vient de nous décrire? Dans certains pays de l'Extrême-Orient, au Siam notamment, l'instruction élémentaire est générale. Dans le pays que je viens de citer, il est peu de personnes qui ne possèdent pas des rudiments d'instruction, la lecture, l'écriture et le calcul. En voici la raison : tout Siamois passe une partie de sa vie, quelques mois au moins, dans une bonzerie, où il reçoit l'instruction élémentaire en même temps que religieuse. Chaque bonze, d'autre part, a généralement un « novice », jeune garçon qui doit servir le prêtre, en échange de quoi celui-ci lui donne l'instruction. Et ainsi, de proche en proche, il se fait que l'instruction élémentaire est plus généralement répandue au Siam que dans plusieurs pays d'Europe.

Y aurait-il en Chine un système analogue d'instruction généralisée?

M. SPRUYT. — Les écoles sont indépendantes du village et reçoivent quelquefois des subsides du préfet ou du sous-préfet. Ce n'est pas une institution religieuse. Seulement, dans les temples, on fonde parfois également des écoles. Généralement, presque tous les Chinois sont intelligents et savent lire et écrire. Il ne faut naturellement pas leur demander trop. Ils connaissent un certain nombre de caractères et peuvent fort bien se tirer d'affaire. Il m'est arrivé souvent de voir un de mes domestiques lire des livres, et quand je lui demandais ce qu'il lisait, il me répondait que c'étaient des poèmes anciens ou des extraits d'auteurs anciens. Ils achetaient ces livres pour quelques sen au village voisin.

M. LE PRÉSIDENT. — Ce que vient de nous dire M. Spruyt est très intéressant, mais nous ne devons pas oublier cependant qu'il existe encore des Troglodytes en Europe, et notamment près de Maestricht et le long de la Loire et de quelques-uns de ses affluents. Il existe, en France notamment, des villages de Troglodytes dont les habitations sont construites tout à fait comme celles que vient de nous décrire M. Spruyt. Ces habitations ne présentent, en général, qu'une seule ouverture s'ouvrant sur la montagne et, parfois, précédée d'un auvent ou d'une petite maison.

COMMUNICATION DE M. HALOT.
QUELQUES TRAITS DE MŒURS DES SAUVAGES
DE L'ÎLE DE FORMOSE.

Sans avoir aucune intention de vous faire un exposé scientifique, je voudrais vous donner une idée de quelques particularités des mœurs des indigènes de l'île de Formose. Si en vous intéressant ce soir par le côté pittoresque de la mentalité de ces sauvages, je puis provoquer, de la part de certains d'entre vous plus compétents que moi, une communication sur des sujets analogues, mon but sera pleinement atteint.

Vous savez que l'île de Formose a été conquise par les Japonais en 1895. C'est l'étude des progrès coloniaux des Japonais qui m'a amené à recueillir quelques renseignements sur les mœurs des indigènes de l'île.

Lorsque les Japonais sont arrivés à Formose — il y a donc dix-sept ans — le nombre de leurs compatriotes y était des plus restreints; ce n'est d'abord qu'à la suite des troupes japonaises

qu'arrivèrent peu à peu, et très lentement, d'abord les commerçants et les agriculteurs nippons. Auparavant l'île comprenait deux espèces d'habitants : les Chinois, qui en avaient été les maîtres, et les sauvages. Les Chinois étaient à peu près au nombre de trois millions, les sauvages étaient à peine cent mille, et cependant les Chinois n'occupaient qu'une moitié de l'île et les sauvages l'autre moitié. Vous voyez la disproportion.

Au point de vue de sa structure physique, l'île de Formose est divisée en deux parties bien distinctes : du côté de l'Orient elle se termine par des rochers abrupts tombant à pic dans la mer ; elle y est dépourvue de ports, de baies, de rivières et, par conséquent, elle se défend absolument d'elle-même contre toute intrusion de l'extérieur. Du côté occidental, vers le continent chinois, elle descend au contraire en pente douce, de façon à former des plateaux successifs et des plaines très attrayantes terminées par des anfractuosités formant des lieux naturels d'abordage. Il est donc très naturel que ce soit du côté de l'Occident que l'entrée des populations nouvelles ait pu se faire dans l'île et que la civilisation ait pu venir.

Je ne puis pas vous rappeler ici les événements historiques du passé, quelque amusants qu'ils soient parfois.

Formose a tout naturellement été l'objet de la conquête de la Chine, conquête plus ou moins pacifique du reste ; lorsque à certains moments de prospérité les provinces méridionales de l'Empire avaient trop de population, ou bien qu'au contraire elles se trouvaient dévastées par des guerres intestines, ces différents motifs provoquaient des émigrations vers l'île voisine. Ces Chinois immigrants se sont heurtés à des populations primitives qui s'y trouvaient avant eux. Naturellement les Chinois, très civilisés, disposant de moyens de conquête importants, se rendirent maîtres de cette terre nouvelle, qu'avant leur arrivée les sauvages — ceux que les Chinois appellent les sauvages de l'Est — habitaient vraisemblablement tout entière. Les Chinois commencèrent par prendre possession des plaines riannes de l'Occident, puis avancèrent en refoulant devant eux les sauvages. Dans la lutte, certaines tribus de ces sauvages ont entièrement disparu ; d'autres ont résisté, beaucoup se sont enfuies dans la montagne, dans cette région abrupte et inaccessible de l'Orient. Les Chinois ne les y suivirent guère, se contentant des meilleures parties de l'île.

Ce sont les descendants de ceux qui ont fui devant les Chinois que nous trouvons encore dans la montagne ; ce sont au contraire des descendants de ceux qui se sont plus ou moins soumis aux

Chinois, qui se sont assimilés à la civilisation, qui se sont un peu « chinoisés » que nous trouvons dans la partie occidentale de l'île. Actuellement il y a donc deux groupes de sauvages : les uns tout à fait sauvages, qui nous font remonter à plusieurs siècles dans le passé, les autres au contraire « chinoisés » plus ou moins, c'est-à-dire légèrement imbus de civilisation.

Les sauvages de Formose paraissent habiter cette île depuis environ deux mille ans, et leurs caractères physiques, leur complexion, leurs cheveux, leur teint font croire qu'ils viennent de la Polynésie et de la Malaisie. Leur organisation sociale les a groupés en différentes tribus de six cents à mille individus, généralement placés sous l'autorité d'un chef reconnu par tous et jouissant d'une autorité absolue. Parmi les tribus restées les plus sauvages sont surtout les « Atayals » et les « Vonum » ; parmi les moins sauvages sont celles des « Tsalisens » et des « Amis ». J'aurai d'ailleurs le plaisir de vous montrer quelques vues qui vous donneront une idée des différentes tribus dont je vous parle.

Le vêtement d'abord nous aide à caractériser leur type et le degré de leur civilisation. Ceux que j'appelle chinoisés ont en effet adopté certaines modes chinoises, et il y a chez eux des femmes qu'il est fort difficile de ne pas confondre avec des Chinoises. Les autres tribus, au contraire, les Atayals, par exemple, ont des vêtements très primitifs. Les hommes portent une sorte de gilet sans manches et un petit carré d'étoffe qui leur sert de pantalon ; les femmes une jupe très courte et des guêtres. Les étoffes indigènes dont ils se servent sont tissées au moyen de fibres. Comme de véritables sauvages, ils aiment beaucoup l'ornementation. Leur coiffure est l'objet de tous leurs soins. Ils y mettent des objets brillants, dorés, des fourrures d'ours, des morceaux de bambou et de métal. Ils se percent le lobe de l'oreille et y introduisent des morceaux de bambou de plus en plus gros. Ces morceaux de bambou sont ornés de dessins géométriques indicatifs d'une civilisation encore rudimentaire. Mais l'ornementation principale de leur toilette est le tatouage. Ce tatouage n'est pas seulement un objet de coquetterie, c'est également un signe de leur dignité. Pour pouvoir se tatouer, il faut en effet être admis comme pubère. N'est pas pubère qui le déclare ; il faut être reconnu tel par la tribu, et nous arrivons ainsi à un moyen tout indiqué pour prouver qu'on l'est devenu : c'est de couper la tête à quelqu'un et de rapporter son crâne.

Les occupations des indigènes sont du reste primitives. Quoiqu'ils s'adonnent un peu à la culture, leur principale activité consiste dans la chasse et la pêche.

La chasse et la pêche se font au moyen d'un même instrument très simple : c'est une longue lance en bambou. Pour pêcher, ils répandent d'abord dans la rivière un certain narcotique pour endormir le poisson et peuvent ensuite le harponner comme ils harponnent le gibier de terre. La colonisation chinoise et l'arrivée dans l'île d'autres étrangers leur ont fait connaître le fusil ; cette arme est excessivement répandue chez eux, à tel point que tout homme de Formose en possède un.

En ce qui concerne le mariage, ils ont des mœurs toutes spéciales et fort curieuses. Par exemple, dans certaines tribus, les jeunes époux doivent se retirer dans une petite cabane faite à cette intention et doivent y passer plusieurs jours ensemble. Dans certaines autres, le mari doit, dès que sa femme devient enceinte, s'enfermer chez lui, renvoyer sa femme chez ses parents et attendre ainsi tranquillement que l'enfant soit né.

Au bout de dix jours après la naissance, c'est la mère qui donne le nom à l'enfant. Elle a commencé par le plonger dans l'eau froide aussitôt après sa naissance et lui donne ensuite un nom, car elle seule possède ce droit ; nous voyons là des idées analogues à celles de certaines tribus nègres du Congo.

Mais parlons de la chasse au crâne, qui est le trait le plus caractéristique et le plus... dangereux aussi des mœurs des indigènes de Formose. Et, ma foi, si l'on se met un peu à leur point de vue, elle a un certain attrait. L'indigène coupe la tête de son ennemi, de son voisin, d'un membre d'une autre tribu, pour en faire une offrande aux dieux, pour montrer qu'il est devenu un homme, et se faire reconnaître comme pubère par l'assemblée des braves, enfin pour se faire bien voir des jeunes filles. Un jeune homme qui ne peut mettre un crâne dans la corbeille de mariage n'a, en effet, aucune espèce de chance d'être agréé. Et puis, par le fait de cet acte de courage, il mérite le respect de tous les hommes de la tribu, et cela se comprend, car quand l'indigène part à la conquête d'un crâne, quand il s'attaque à son ennemi, celui-ci se défend, et naturellement il doit faire preuve d'une certaine hardiesse et trouve l'occasion de montrer sa force et son sangfroid.

Lorsque ce jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans revient de la chasse et qu'il rapporte un crâne, il est admirablement reçu.

On chante en son honneur, on exécute la danse si pittoresque des crânes, on fait des libations et on le déclare membre de l'assemblée des braves. La chasse aux crânes est aussi un moyen de réparer certaines offenses : si un Atayal ou un Vonum, par exemple, s'est rendu coupable d'une infraction, il peut racheter cette infraction en rapportant un crâne. Elle leur a permis également de résoudre la question épineuse du duel. Si deux Atayals ne s'entendent pas, au lieu de se battre entre eux, ils partent chacun à la recherche d'un crâne, et celui qui en rapporte un le premier est le vainqueur. C'est toujours le tiers qui est battu. Chaque village possède un certain nombre de crânes, quelquefois plusieurs centaines, placés sur des tréteaux à la garde du chef, et qui font l'orgueil de la tribu.

Cela n'empêche certaines de leurs mœurs d'avoir un caractère tout à fait touchant. C'est ainsi qu'au moment de la récolte, les membres de la tribu se réunissent au clair de lune, à l'entrée d'une forêt, par exemple, éteignent les feux du village et en rallument d'autres en frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils chantent des hymnes pour remercier les divinités de l'abondance des récoltes et pour demander de nouveaux bienfaits.

Lorsqu'un indigène meurt, les mœurs diffèrent de tribu à tribu. Dans certaines d'entre elles, on enterre le mort sous sa maison et on conserve celle-ci en guise de tombeau. Plus personne ne peut approcher de cette habitation qui est considérée désormais comme un lieu sacré.

Dans d'autres tribus, on met au contraire le défunt dans des peaux de bêtes et on l'enterre, ailleurs sans sacrifier la maison. Le tombeau est considéré comme un endroit sacré et plus personne n'a le droit de prononcer le nom du mort.

Certaines tribus offrent des particularités très intéressantes ; par exemple celle des Tsou possède une maison qui sert à l'éducation des jeunes gens et qui porte le nom de Koutsouba ; à partir de l'âge de douze ou treize ans on les y installe, on les éduque et on les tient sévèrement éloignés de tout élément féminin ; ils ne peuvent même posséder aucun objet dont une femme se soit servie. Lorsque le jeune homme est arrivé à l'âge adulte, il s'en va à la recherche d'un crâne et entrera dans la voie que je vous ai esquissée.

A la suite de cette communication, M. Halot fait projeter un certain nombre de photographies montrant les différences existant entre les divers types d'indigènes de Formose.

COMMUNICATION DE M. MAURICE EXSTEENS.

NOTE

SUR TROIS ESSAIS DE RECONSTITUTION, EN HAUT-RELIEF,
DES PROFILS CRANIENS DES RACES HUMAINES FOSSILES.

Depuis quelque temps, nombreux furent les artistes qui s'appliquèrent à reproduire les « traits » de nos ancêtres des cavernes : on put même contempler à certaines expositions et à quelques salons d'art des essais de reconstitution de scènes préhistoriques.

Il est indéniable que parfois la production de l'artiste présente un certain intérêt au point de vue de l'art en soi : mais l'erreur des auteurs de ces reconstitutions fut de se priver des lumières des anthropologistes et de ne pas recourir aux hommes qui se sont spécialisés en la matière.

La fantaisie créatrice a, de la sorte, produit des compositions qui témoignent fréquemment d'une curieuse imagination, mais la valeur de ces œuvres est nulle au point de vue scientifique.

Pour traiter un sujet aussi grave, aussi complexe, pour exécuter fidèlement une reconstitution paléontologique, il faut avoir étudié de près les documents dont on veut inculquer au public les particularités et s'être fait, à ce sujet, une conception raisonnée. La connaissance approfondie des caractères morphologiques qui déterminent les nombreux hommes fossiles ne peut s'acquérir qu'au prix de longues études, études de comparaison surtout, délicates au plus haut point.

En dehors de cette connaissance, il n'est point possible d'établir une reconstitution présentant quelque caractère scientifique.

Nous, de par les études spéciales que nous poursuivons depuis de longues années en paléontologie pratique, nous avons eu à regretter bien souvent qu'il n'existât pour ainsi dire pas d'œuvres de ce genre.

Aussi ce nous fut-il une double satisfaction de nous essayer à l'ébauche de trois profils craniens en haut-relief. Loin de nous la prétention d'avoir fait œuvre impeccable et définitive : c'est même dans le but de voir se produire quelque critique éventuelle que nous estimons devoir soumettre ces « essais » à l'appréciation des membres de la Société d'anthropologie.

Le premier essai représente l'*Homo primigenius*, de Schwalbe : nous avons surtout pris comme base le crâne de l'Homme de la

Chapelle-aux-Saints. C'est, en effet, jusqu'aujourd'hui, le spécimen le plus intéressant de cette race; c'est aussi celui qui fut le mieux étudié, grâce aux travaux de MM. Boule et Anthony.

La reconstitution que le Prof^r Klaatsch exécuta d'après l'Homme du Moustier fut l'objet de sévères critiques de la part d'anthropologistes éminents, ainsi que l'on sait, et notamment de la part de notre savant collègue, M. le Prof^r Houzé.

Le deuxième essai représente le type intermédiaire entre l'*Homo primigenius* et l'*Homo sapiens*, type qu'il ne nous déplairait pas d'appeler *Homo intermedius*. Nous savons que M. Makowski en a trouvé un squelette dans le lœss supérieur de Brünn (Moravie), que MM. Klaatsch et Hauser en ont trouvé un autre dans la petite caverne de Combe-Capelle.

Les deux squelettes appartiennent à l'époque aurignacienne.

Le troisième essai représente l'*Homo sapiens fossilis*, dont on connaît un certain nombre de squelettes.

Ces reconstitutions en haut-relief ont le grand avantage de pouvoir être placées directement dans les vitrines, parmi les matériaux qui caractérisent les différentes races qu'elles représentent.

Elles sont, d'autre part, des plus pratiques pour la vulgarisation scientifique.

DISCUSSION.

M. LE PRÉSIDENT. — Je félicite vivement M. Exsteens de l'intéressant essai qu'il vient de tenter. Cependant il convient, me semble-t-il, de faire quelques réserves sur la valeur de ces reconstitutions.

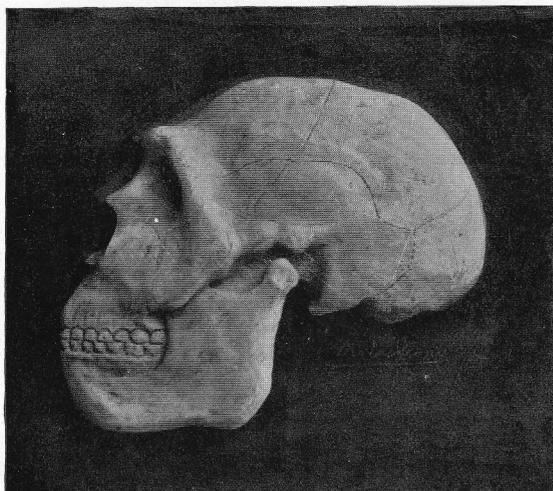
Pour les apprécier, il faudrait en effet être en possession de tous les éléments qui ont été utilisés par notre collègue. Mais, quoi qu'il en soit, l'essai est fort intéressant.

PLANCHE I

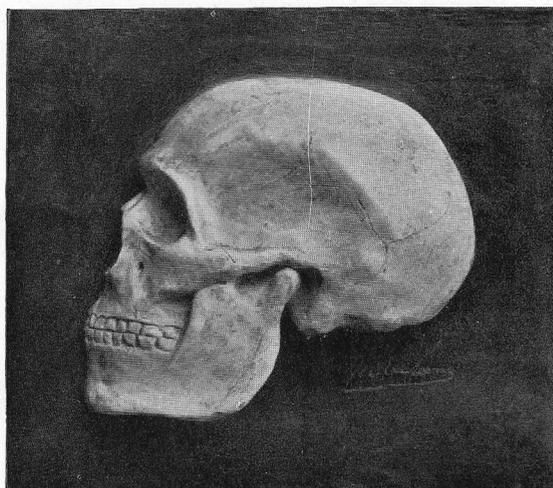
EXPLICATION DE LA PLANCHE I.

- FIG. 1. — Type de Neanderthal, Spy, La Chapelle-aux-Saints.
Homo primigenius (Schwalbe).
- FIG. 2. — Type intermédiaire de Brünn, Combe-Capelle.
- FIG. 3. — Type de Cro-Magnon, Laugerie-Basse. *Homo sapiens fossilis*.
-

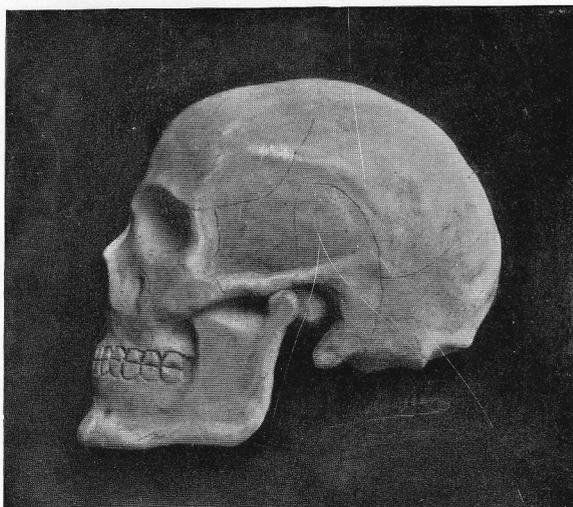
1



2



3



COMMUNICATION DE M. CUMONT.
POINTE DE FLÈCHE TRUQUÉE.

M. CUMONT montre une pointe de flèche, à ailerons, qui présente un intéressant type de truquage. Une partie des deux faces et la pointe sont polies; les côtés, au lieu d'être tranchants, comme il est normal, sont émoussés; le pédoncule est d'une longueur inusitée dans notre région et aussi émoussé aux parties anguleuses.

M. Cumont ajoute : Le paysan qui possédait cette pointe de flèche disait l'avoir trouvée, avec une petite hache en roche noire, également suspecte, en creusant les fondations du Sanatorium d'Alseberg.

Un intermédiaire m'avait d'abord indiqué Linkebeek comme endroit de provenance.

A l'emplacement du Sanatorium d'Alseberg, je n'ai jamais vu de vestiges de l'époque néolithique, et j'ai cependant soigneusement examiné les terres tirées de l'excavation faite pour construire cet établissement. Quand la hache m'a été présentée par l'intermédiaire susdit, j'ai constaté que le talon était plat et poli, et j'ai fait remarquer que ce fait rendait l'objet douteux. Lorsque, plus tard, le possesseur me remontra cette hache, j'ai été surpris de voir que, dans l'intervalle, ce talon avait été arrondi.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

D'après les statuts, votre Secrétaire général doit, à la séance de janvier, vous faire rapport sur la situation de la Société au cours de l'année qui vient de s'écouler. Pour la première fois je vais m'acquitter de cette tâche, avec un peu d'inexpérience sans doute, car je suis un membre bien nouveau encore de votre Compagnie, et n'ai guère eu le temps de conquérir de chevrons.

C'est cependant pour moi un devoir agréable que de rappeler ce que fut pour nous l'année qui vient de se terminer, et c'est avec satisfaction que je puis constater que l'activité de nos collègues a été grande. Car non seulement la plupart de nos séances furent bien remplies, mais quelques-unes même, bien que terminées tard, ne purent épuiser les ordres du jour.

Les travaux qui ont sollicité l'attention de nos membres se rapportent à la plupart des branches des sciences anthropolo-

giques, mais c'est surtout l'anthropologie criminelle qui, en 1911, a compté le plus de travaux à son actif. C'est ainsi que M. Vervaeck nous a donné une classification des délinquants qui s'inspire des principes essentiels de l'étiologie criminelle, c'est-à-dire qu'elle est basée sur les tares biologiques et sur l'influence des milieux sociaux; de plus, nous donnant la primeur de la communication qu'il réservait au VII^e Congrès d'anthropologie criminelle de Cologne, il nous a initié au mécanisme du laboratoire d'anthropologie pénitentiaire de Forest, organisme récemment créé et qu'il dirige avec la compétence et la conscience que nous lui connaissons. M. Borgerhoff nous a rappelé que le plus ancien des services d'identification dactyloscopique est probablement celui de M. Juan Vicetich, fondé à La Plata en 1891, et il nous a parlé longuement du Manuel d'identité du Prof^r Oloriz. M. Quintin nous a entretenus de l'importance de l'identification par la méthode buccale, qui présente des avantages appréciables. Pénétrant la psychologie même du criminel, M. Menzerath nous a fait une très intéressante communication sur les moyens psychologiques expérimentaux qui pourraient provoquer la trahison du criminel. Cette communication fut accompagnée de la démonstration d'un appareil très ingénieux construit par notre collègue. La question n'est pas encore d'un grand intérêt pratique, mais elle est à l'étude et je suis convaincu que notre collègue, poursuivant ses travaux dans ce sens, pourra nous donner des aperçus bien intéressants sur ce sujet encore peu connu des anthropologistes.

Enfin, au point de vue de ce que j'appellerais volontiers les « curiosités » de l'anthropologie criminelle, je signalerai un tatouage de la région aréolaire, présenté par M. Vervaeck, et l'existence de trois Δ à l'index d'un délinquant, particularité observée par M. Ruttiens.

La communication de celui-ci analysant le système d'anthropologie métrique de Bertillon et de Chervin, amena une discussion fort intéressante. Ce travail concerne, certes, l'anthropologie criminelle, mais il se rapporte surtout à l'anthropométrie pure, à la craniométrie. Dans le même ordre d'idées, M. Groth nous a démontré un appareil de mensuration de la face très ingénieux.

La préhistoire a, comme toujours, attiré l'attention d'un certain nombre de nos membres. MM. de Loë et Rahir nous ont parlé des fouilles qu'ils ont faites à Spy, dans la grotte de la Betche aux Roches, en 1906 et 1909, et qui ont permis de compléter les recherches entreprises déjà au même endroit en 1879 et en 1886.

M. Huart-de Loë nous a donné une description des ossements humains trouvés dans une sépulture néolithique à Waulsort. M. Exsteens nous a montré de jolies pièces néolithiques tasmانيennes qui s'apparentent de très près à notre Moustérien, et M. de Pauw nous a présenté une belle hache polie en silex de Spiennes. M. Hasse, continuant ses recherches si intéressantes sur le préhistorique à Anvers, nous a montré quelques vestiges de la pêche primitive trouvés sur le littoral.

M. Huart-de Loë nous a décrit les ossements et objets divers recueillis à la station palafittique de Neckerspoel.

Comme contribution à l'ethnographie, je citerai l'attachante conférence que nous fit notre distingué collègue M. Waxweiler sur les conséquences sociales de l'ignorance du mécanisme de la procréation chez certaines peuplades primitives.

Au point de vue de l'archéologie, M. Petrucci et M. Capart nous ont vivement intéressés en nous parlant, l'un des résultats des dernières missions scientifiques en Asie centrale, l'autre en nous donnant les résultats des recherches faites à Meroë, au Soudan, recherches dans lesquelles le Musée du Cinquantenaire est intéressé et qui nous révèlent des données précieuses sur l'ancienne Éthiopie.

Enfin, *last not least*, je citerai en anthropologie générale la remarquable mise au point du problème de l'origine de l'homme, par M. Houzé.

La plupart de ces communications amenèrent des discussions qui ne manquèrent pas d'intérêt.

Voilà ce que j'appellerai le bilan scientifique de notre Société pour l'année 1911.

Grâce au dévouement de l'un de nos membres les plus actifs, M. Huart-de Loë, nous sommes mis assez régulièrement au courant des principaux travaux parus au cours de l'année dans les publications que nous recevons en échange de nos *Bulletins et Mémoires*. C'est là une innovation qui me paraît d'autant plus heureuse que souvent les résumés analytiques de notre collègue ont été l'occasion pour nos membres d'échanges de vues parfois du plus haut intérêt sur des travaux qui sans cela risquent de rester enfouis longtemps au fond de la bibliothèque.

Celle-ci se trouve actuellement, comme vous le savez, à mon Institut, rue aux Laines, n° 9, et j'espère pouvoir bientôt vous annoncer que le classement et le catalogue sur fiches en sont terminés.

La Société a, comme de coutume, participé officiellement aux Congrès nationaux ou internationaux qui nous ont demandé de nous y faire représenter. Notre dévoué président a été délégué au XXII^e Congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie, tenu à Malines, du 5 au 10 août 1911, et nous a donné un rapport très intéressant sur ces assises nationales. M. Vervaeck, que vous aviez chargé de représenter notre Société au VII^e Congrès international d'anthropologie criminelle, tenu à Cologne au mois d'octobre, nous a également, dans un rapport détaillé, donné ses impressions personnelles sur ce Congrès et le résumé des principaux travaux qui y furent exposés.

Mais notre Société a cru également que, dans certaines circonstances, elle pouvait s'associer à tout mouvement ayant pour but d'assurer la conservation au pays d'un patrimoine scientifique d'intérêt général. C'est ainsi que, sur la proposition de M. Comhaire, à la suite de sa communication sur la conservation des Hautes-Fagnes, elle a décidé d'adresser au Gouvernement un vœu demandant de prendre toutes mesures de nature à conserver dans son intégrité cette région entourant la Baraque Michel et qui présente des caractères spéciaux, typiques de la période glaciaire dans notre pays.

Nous nous sommes associés, comme il convenait, au jubilé de notre éminent membre honoraire, le docteur Capellini, dont on fêtait le cinquantième anniversaire de professorat.

Nous avons eu le plaisir d'admettre parmi nous, au cours de l'année 1911, quinze membres nouveaux, parmi lesquels déjà un certain nombre nous ont donné des preuves d'une activité qui nous permet d'espérer, de la part de ces collègues, une collaboration précieuse. J'espère que nous verrons le nombre de nos membres augmenter encore et davantage chaque année, et je me permets de faire appel au dévouement de tous pour nous amener ceux que peuvent intéresser les multiples ramifications de l'anthropologie, science assez vaste pour séduire nombre de personnalités d'éducatons scientifiques différentes. Ce serait ainsi nous donner des sources constamment renouvelées de vitalité et d'avenir.

Nous n'avons reçu cette année qu'une seule démission, celle de M. van den Broeck, mais elle nous a été particulièrement sensible. On sait, en effet, quelle part active il prit à nos travaux et quelle est son autorité en matière de géologie. Nous espérons encore que M. van den Broeck reviendra sur sa détermination et qu'il continuera à nous apporter le fruit de ses travaux et de ses études.

Nous avons malheureusement à déplorer la mort de deux des nôtres. Parmi nos membres effectifs, M. Dupont, dont notre Président retraçait, il y a quelque temps, en termes émus, la savante carrière, et parmi nos membres honoraires, le docteur Paul Topinard, qui s'était conquis une place brillante dans les sciences anthropologiques.

Nous avons réussi à combler en grande partie le retard apporté à nos publications. L'année 1909 a paru complètement, et de l'année 1910, seuls les *Bulletins* relatifs aux trois dernières séances manquent encore, mais une partie déjà est livrée à l'impression et j'espère pouvoir en distribuer les exemplaires à très bref délai. Grâce à la bonne volonté de nos collaborateurs, j'ai pu assurer assez régulièrement la publication des *Bulletins* de nos séances au cours de l'année 1911. Tous ont été distribués déjà, à l'exception des *Bulletins* de novembre et décembre, lesquels sont à l'impression et vous parviendront sous peu. J'espère pouvoir compter toujours sur la bonne volonté de nos collègues à me faire parvenir rapidement le texte de leurs communications. Cela me permettra de faire paraître, au cours du mois qui suit chaque séance, le *Bulletin* de celle-ci, ce qui serait hautement désirable à tous points de vue et ce qui me faciliterait singulièrement ma tâche.

En terminant, je tiens, mes chers Collègues, à vous exprimer ici tous mes remerciements pour la grande confiance que vous m'avez témoignée en m'appelant aux fonctions de secrétaire général. Pour ma part, je puis vous promettre de consacrer tous mes efforts au développement de la Société d'anthropologie de Bruxelles. La tâche m'est, du reste, beaucoup facilitée et par l'exemple de notre dévoué président M. Jacques, qui pendant trente ans a donné le meilleur de son temps à notre Société, et par l'aide constante, dévouée et affectueuse qu'il n'a cessé de m'apporter avec une bonne grâce charmante au cours de l'année qui vient de se terminer. Je tiens à lui en exprimer ici toute ma reconnaissance.

ÉLECTION DU BUREAU.

Le Bureau est constitué comme suit pour l'année 1912 :

Président : M. Jacques.

Vice-Présidents : MM. Waxweiler et Keiffer.

TOME XXXI.

D

Secrétaire général : M. L. De Keyser.

Secrétaire adjoint : M. Laitat.

Trésorier : M. Halot.

Bibliothécaire : M. Huart-de Loë.

Conservateur des collections : M. De Pauw.

La séance est levée à 10 ¹/₂ heures.
